

RONALD LANDHEER

Université de Leyde

L'ISOTOPIE COMPLEXE COMME DÉFI TRADUCTOLOGIQUE

Abstract. Landheer Ronald, *L'isotopie complexe comme défi traductologique* [Complex isotopy as a challenge to a translator]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXV/XXVI: 2000, pp. 213-222, ISBN 83-232-0965-0, ISSN 0137-2475.

Intentional ambiguities and complex textual isotopies may be considered as essential and deliberate communicative strategies in any discourse, and as such they demand specific translational strategies. In spite of rather common apriorisms about their alleged 'untranslatability', mainly based on interlingual asymmetry, entirely satisfying translations are quite often possible, if one bears in mind that: a) very striking interlingual parallelisms e.g. in conceptual metaphorical and metonymical shifts are rather widespread; b) isotopies – although often entailing certain types of wordplay – always include semantic textual coherence (even if so in a plurivalent manner) to be rendered anyway; and finally, c) the notion of (un)translatability itself should not be taken in a too restrictive way. Recent developments in translation theory, as well as in linguistics and literary criticism throw new light on an old problem.

1. INTRODUCTION – LE PHÉNOMÈNE DE L'ISOTOPIE COMPLEXE

Je voudrais prendre comme point de départ de ce papier une réflexion de celui que je considère comme un des plus grands sémanticiens de notre époque, François Rastier, qui nous a rappelé, il y a une dizaine d'années:

- (1) «...la polysémie des signes, l'ambiguïté des phrases, la plurivocité des textes sont des phénomènes – peut-être fondamentaux – de la sémantique des langues naturelles» (Rastier 1987: 210).

Cette affirmation-là me paraît profondément juste et d'un grand intérêt pour tout théoricien de la langue et de la traduction.

Citons tout de suite, à titre d'illustration de l'enjeu, un passage qui vous est peut-être familier. Il s'agit des vers d'*Andromaque* de Racine, où Pyrrhus exprime sa souffrance de la façon suivante:

- (2) Je souffre ... brûlé de plus de feux que je n'en allumai
[le mot *feux* se rapporte ici à la fois aux incendies allumés par Pyrrhus et à sa passion pour Andromaque].

Pour obtenir de ce vers célèbre une interprétation cohérente, il faut le lire de telle façon que les *deux* acceptions du mot *feu* (<incendie> et <passion amoureuse>) soient co-présentes. Le récepteur est d'ailleurs orienté de façon contraignante dans ces deux directions différentes par *tout* le contexte, car les mots *brûlé* et *allumai* ont la même lecture double. Comme on sait, on parle dans de pareils cas d'une **isotopie complexe**: il s'agit de deux ou plusieurs lignes sémantiques ('deux scénarios') qui s'entrecroisent et s'actualisent à la fois dans un texte ou dans un énoncé. C'est à cela que Rastier fait allusion dans le passage cité, et ce phénomène est loin d'être marginal en effet: on le rencontre dans presque n'importe quel texte: littéraire, journalistique, publicitaire, etc., le plus souvent sous forme de ce qu'on appelle – avec un terme peu heureux – des 'jeux de mots', terme peu heureux, parce qu'il ne s'agit pas nécessairement de quelque chose de ludique (Racine ne peut guère en être soupçonné!) et il s'agit le plus souvent d'un aspect *discursif* et non pas simplement de l'occurrence isolée d'un ou plusieurs mots. Cela se manifeste clairement aussi dans un autre exemple plus moderne, le début bien connu des *Carnets du Major Thompson* de Daninos:

- (3) Un Anglais correct – si j'ose risquer ce pléonasme sans choquer mes honorables compatriotes – ne saurait, à moins de perdre du même coup toute dignité, parler de lui-même, surtout au début d'un récit. Mais à l'instar des astronautes, qui, à partir d'une certaine distance, échappent aux obligations de la pesanteur, je ne me sens plus soumis – dès que je suis projeté sur le Continent – aux lois de la gravité britannique.

En premier lieu, il y a dans ce texte une isotopie qu'on peut rendre par le trait <voyage spatial> et qui y est représentée par une série de mots: *astronautes*, *pesantueur*, *projeté* et (lois de la) gravité. En même temps on décèle une seconde isotopie, qui peut être rendue par le trait <dignité humaine>: ce sont notamment les mots correct, *honorable*, *dignité* lui-même et – encore! – *gravité* qui nous orientent dans cette direction. C'est-à-dire que dans ce fragment c'est notamment le mot *gravité* qui est ambivalent: il se trouve à l'intersection des deux scénarios discursifs et s'interprète à la fois comme synonyme de 'pesantueur' et d' 'austérité'. De nouveau on a donc deux lignes sémantiques qui s'entrecroisent dans ce texte et qui donnent plus particulièrement au mot *gravité* une dualité voulue et fonctionnelle.

2. L'ISOTOPIE COMPLEXE ET LA TRADUCTION

2.1. L'APRIORISME DE L'INTRADUISIBLE

Or, ce qui est remarquable, c'est le fait que cette plurivocité des *textes*, ou isotopie complexe, est tellement *marginalisée* par tant de traductologues, contrairement d'ailleurs à la polysémie des *signes* qui est universellement reconnue et peut-être même surestimée. Ainsi Seleskovitch et Lederer (1984: 17), deux éminentes théoriciennes

de la traduction, ont beau affirmer que «[l]a polysémie est dans la nature des mots», elles ajoutent tout de suite:

- (4) «Polysémie et ambiguïté sont caractéristiques de tout assemblage de mots hors contexte, elles disparaissent lorsque la phrase est placée dans le fil de son discours».

En effet, elles font allusion ici au phénomène bien connu du «contexte filtrant» (le terme est de Catherine Fuchs 1987: 19), mais elles négligent totalement celui du «contexte élargissant» (ibid.), où justement le discours actualise délibérément des ambiguïtés fonctionnelles, comme dans les deux exemples cités. Vu l'omniprésence de ce phénomène, il y a lieu de s'étonner de cette attitude quelque peu dédaigneuse.

Mais il y a encore une deuxième attitude très courante parmi les traductologues et les traducteurs, c'est celle de considérer des cas comme ceux qui nous occupent comme *intraduisibles*. On leur donne le dénominateur de 'jeux de mots' et on les déclare simplement intraduisibles ou quasi-intraduisibles. A titre d'illustration j'ai réuni quelques citations qui ont toutes cette même portée plutôt fataliste:

- (5) «Linguistic untranslatability occurs typically in cases where an *ambiguity* peculiar to the SL text is a functionally relevant feature – e.g. in SL puns». (Catford 1969: 94).
- (6) «Die Unübersetzbarkeit ist Folge des auf die Sprachstruktur verweisenden metasprachlichen Charakters des Wortspiels» (Hausmann 1974: 107).
- (7) «Unübersetzbarkeit ist immer dann gegeben, wenn Sprachmittel über sich hinaus auf die Sprachstruktur weisen... Molières Spiel mit den zu seiner Zeit homonymen Wörtern *grammaire* und *grand'mère* ist unübersetzbar, weil ein bestimmter Zug des Französischen zum Ausdruck kommt... Ähnlich verhält es sich mit Rivarols Wortspiel, vor dem Ernst Jünger kapitulieren muss: «... *Donnez-moi, Sire, un sujet! – Eh bien, faites-en un sur moi! – Sire, le Roi n'est pas un sujet!*» (Söll 1968: 166).
- (8) «A third instance of untranslatability ... concerns cases in which language is used differently from its communicative function: cases of plays on language, i.e. puns or intentional ambiguities, which are so closely tied to the semantic peculiarities of a particular language system that they cannot be translated. The English pun *Is life worth living? It depends upon the liver* is not translatable because the double reference of *liver* cannot, in principle, be reproduced in any other language». (House 1973: 167).

Ce ne sont là que quelques citations significatives, parmi beaucoup d'autres – récentes ou moins récentes, qui reflètent l'idée des traductologues que le procédé discursif considéré est une affaire désespérante pour le traducteur (cf. pour un excellent aperçu: Delabastita 1990: 236 sqq.).

Malheureusement les 'travailleurs sur le terrain', les traducteurs, ne sont que trop portés en général à suivre le parti-pris des théoriciens cités, et à invoquer le postulat de l' 'intraduisibilité', toutes les fois qu'ils n'ont pas pris le temps ou la peine de chercher un énoncé équivalent dans le texte cible.

Ainsi, en consultant par exemple la traduction néerlandaise du passage de Daninos, on constate que le mot *gravité* y a été traduit par *ernst*, qui veut dire 'sérieux', de sorte que l'autre acception de *gravité* ('pesanteur') se perd totalement, et sans aucune nécessité, comme nous le verrons.

Les traducteurs sont apparemment si convaincus de ce dogme de l'intraduisibilité que même des cas très simples restent souvent intraduits, comme le montre l'exemple (9), pris dans Hemingway, *The sun also rises*:

- (9) For six months I never slept with the electric light off.
That was another bright idea.

L'ambivalence de *bright* dans ce contexte est claire. Néanmoins la traduction française

- (9a) ... et, pendant six mois, je n'éteignis jamais l'électricité pour dormir.
Encore une riche idée! (trad. de Coindreau 1966, Gallimard, Paris)

la néglige tout à fait. Or, quoi de plus simple que de maintenir la double isotopie se rapportant d'une part au domaine de la lumière, d'autre part au domaine de l'esprit, en traduisant la dernière phrase par

- (9b) Encore une idée lumineuse!?

A vrai dire, il n'est pas difficile de multiplier ainsi les exemples de textes poly-isotopiques, traduits d'une façon peu réussie.

2.2. DÉMYTHIFICATION DE L'APRIORISME

Evidemment on comprend les arguments de ceux qui considèrent les isotopies complexes et les jeux de mots comme intraduisibles; les obstacles théoriques majeurs auxquels on est confronté sont: l'aspect métalinguistique, la non-équivalence des lexiques des différentes langues et l'asymétrie de leurs structures. Mais dans quelle mesure ces facteurs constituent-ils vraiment des obstacles insurmontables? Sans vouloir nier les problèmes qui découlent des asymétries interlinguales, on peut opposer au moins **trois objections** à cet argument de la non-équivalence comme explication de l'intraduisible:

a. Premièrement, il ne faut pas s'exagérer les différences entre les langues. Même si les divergences interlinguales sont considérables dans le domaine lexical, cela n'empêche qu'il y a aussi beaucoup de **polysémies qui se correspondent**. Celles surtout qui émanent des associations métaphoriques ou des glissements métonymiques sont d'une grande généralité:

- (10) *langue* ('organe buccal'/'langage'); *vert* ('couleur'/'écologiste'); *lumière* ('clarté physique'/'intellectuelle'); *saisir* ('prendre'/'comprendre'); *feu* ('combustion'/'amour'); synesthésie: *couleurs chaudes*, etc.

L'analogie conceptuelle des langues présente en effet des parallélismes tout à fait remarquables. Ainsi l'image qui relie le «feu» (ou la «flamme») à la passion humaine est si commune qu'une traduction de l'exemple (2) racinien ne présente pratiquement pas de problème sémantique dans beaucoup de langues. Et quant au passage de Dandin (3), là aussi on peut constater que des mots comme *grave* et *gravité* ont dans beaucoup de langues des équivalents qui, à côté de leur sens propre, ont un sens figuré qui va dans la direction de 'dignité humaine'. Si bien qu'une traduction tout à fait satisfaisante du mot *gravité* aurait été le néerlandais *zwaarwichtigheid*, qui signifie 'austérité', mais dont le signifiant est assez transparent ('lourd' + 'poids' + suffixe) pour renvoyer le lecteur aussi au sens de 'pesanteur'. De cette façon la double isotopie serait parfaitement maintenue dans la traduction.

La productivité et la flexibilité sémantiques des langues naturelles sont plus grandes qu'on ne l'admet en général et elles montrent des parallélismes très frappants. Il va sans dire que plus les langues et les cultures sont apparentées, plus ces parallélismes sont grands. Ainsi, ce n'est pas par hasard que le slogan cité par Juliane House (n° (8)) se traduit presque littéralement en allemand et en néerlandais: il existe une correspondance morpho-sémantique solide entre l'anglais *liver* et l'allemand *Leber* ou le néerlandais *lever*. Cf. p.ex. en allemand:

- (11) Ist das Leben lebenswert? Es kommt auf die Leber an.

N.B. Il va sans dire que le fait que le mot *Leber* fonctionne ici comme un singulier dans une isotopie, et comme pluriel dans une autre, ne tire pas à conséquence, pas plus que la constatation qu'il constitue une anomalie dans la deuxième isotopie (parce qu'il en est de même dans le texte source!).

b. Deuxième objection: on ne traduit pas des mots (même quand on a affaire à 'des jeux de mots'), on traduit des **textes**! Harald Weinrich l'a très bien dit dans son *Linguistik der Lüge* (1966: 25): «Übersetzte Wörter lügen immer, übersetzte Texte nur, wenn sie schlecht übersetzt sind...» C'est-à-dire qu'une équivalence textuelle ne comporte pas nécessairement une stricte équivalence lexicale, si bien qu'un jeu de mots ne se rend pas forcément par un équivalent avec exactement les *mêmes* mots dans un cadre grammatical identique... Ainsi, toujours à propos du fameux *liver*, il est vrai que le français ne dispose pas d'un mot qui signifie à la fois 'vivant' et 'foie' (comme les langues germaniques), cependant, comme l'a montré Jacqueline Henry (1993: 275), il est tout à fait possible de proposer pour l'énoncé en question la traduction française suivante (12):

- (12) Peut-on croire à la vie? Question de foie.

Dans cette traduction, le mot *foie* appelle *allusivement* son homophone *foi* ('croyance'), à cause de la co-occurrence avec le verbe *croire*. Il s'ensuit qu'il y a

donc un croisement des deux isotopies (<confiance> et <organe vital>) au même endroit que dans le texte source, à savoir dans le segment [fwa], et cela en dépit de la différence graphique.

L'équivalence qu'il s'agit de trouver dans le type de texte qui nous occupe ici ne porte donc pas en premier lieu sur la *matière lexicale*, ni sur la *forme grammaticale* des énoncés – à considérer comme leurs propriétés de surface –, mais sur le *fonctionnement double au niveau des relations discursives* – qui correspond plutôt à leur niveau profond, car étant en rapport étroit avec la cohésion textuelle. Une *stratégie traductologique* adéquate doit donc moins se soucier des propriétés lexico-grammaticales des ambiguïtés conscientes que de leurs fonctions pragma-sémantiques dans le texte en question. «Dass es nicht den Wortsinn, sondern die Funktion des Wortsinns zu übertragen gilt, ist nirgends so selbstverständlich wie gerade im Falle des Wortspiels», affirme Güttinger (1963). Si les traits poly-isotopiques de Lewis Carroll ou de Queneau sont souvent purement ludiques, celles de Shakespeare ou de Racine peuvent avoir une fonction entièrement différente. Dans les deux cas cependant il est essentiel de les restituer dans la traduction. On aurait tort de minimiser leur rôle et leur pertinence dans quel texte que ce soit. Malgré les apparences et malgré l'opinion de tant de théoriciens et de traducteurs, les langues nous offrent souvent les moyens de les reproduire d'une façon pleinement satisfaisante, si l'on se fonde sur ce principe de l'équivalence fonctionnelle au niveau de l'isotopie textuelle.

Ludwig Söll (voir *supra* n° (7)) a beau dire que l'ambivalence du token [grämer] est intraduisible, de même que la boutade citée par Rivarol, il semble par là aussi surestimer l'impact de la structure locale sur la structure textuelle. Quant au premier exemple cité par Söll, Zimmer (1981: 50) a montré que dans au moins quelques-unes des traductions allemandes des *Femmes savantes* de Molière, l'isotopie double fondée sur l'homophonie de [grämer] (Bélise: Veux-tu toute ta vie offenser la *grammaire*?, Martine: Qui parle d'offenser *grand-mère* ni *grand-père*?) a été restituée d'une manière tout à fait satisfaisante. Quant à la boutade de Rivarol, et que je reprends ici sous le n° (13):

- (13) Donnez-moi, Sire, un sujet! – Eh bien, faites-en un sur moi! – Sire, le Roi n'est pas un sujet!

elle exploite la polysémie du mot *sujet* (<thème> et <personne soumise à une autorité souveraine>). Mais, même si cette dualité est unique et caractéristique du français, ce fait ne rend pas sa reproduction dans n'importe quelle autre langue impossible pour autant. Ainsi on pourrait proposer pour le néerlandais la traduction suivante:

- (13a) Majesteit, geeft U mij maar een onderwerp. – Wel, neem *mij* bijvoorbeeld maar... – Maar Majesteit, een koning kan zich toch niet laten onderwerpen! [traduction littérale: «Sire, donnez-moi donc un sujet. – Eh bien, prenez-moi, par exemple... – Mais Sire, un roi ne peut pas se faire assujettir!»]

Comme on voit, la structure linguistique a changé: au lieu d'exploiter la polysémie du lexème *sujet*, le néerlandais oppose un substantif *onderwerp* ('sujet-thème') à un verbe *onderwerpen* qui a l'air d'en être dérivé, mais qui en réalité a le sens d' 'assujettir'. Malgré cette différence structurale, l'effet obtenu est parfaitement comparable, parce que la double isotopie (recouvrant d'une part sujet-<thème> et de l'autre sujet-<soumis à une autorité souveraine>) se maintient dans le texte cible.

Dans l'argumentation de Söll, il y a surtout le mot *toujours* («Unübersetzbarkeit ist immer dann gegeben...») qui me gêne, étant beaucoup trop peu nuancé. Sans vouloir remplacer *toujours* par *jamais* (ce serait assurément peu réaliste), je voudrais insister une fois de plus sur l'aspect relatif et graduel des réussites en matière de traduction: il faudra récuser l'opposition binaire *traduisible / intraduisible*.

Voici un autre exemple. Dans *Alice au pays des merveilles* il y a le passage où la Tortue-'fantaisie' avait affirmé à Alice que la durée des cours qu'elle suivait était de dix heures le premier jour, de neuf heures le suivant, et ainsi de suite. Et quand Alice exprime son étonnement à propos de ce curieux emploi du temps, la tortue lui explique de façon convaincante:

- (14) That's the reason why they are called lessons: because they lessen from day to day.

Isotopie 1 <école>; isotopie 2 <emploi du temps diminuant>; isotopie 3 <motivation métalinguistique> (un terme de la première isotopie s'explique par son homologue de la deuxième isotopie). Ces trois isotopies se croisent dans le segment [lesn]: *lesson* et *lessen*. Intraduisible? Selon toute apparence, oui. Ce serait effectivement en vain si l'on cherchait, par exemple en français, un verbe ayant la même forme que le substantif *leçon*. Et pourtant une solution relativement simple s'impose, recourant à l'homophonie d'un substantif et d'un adjectif qui présentent des concordances sémantiques analogues:

- (14a) C'est pourquoi on appelle ça des cours, parce qu'ils deviennent de jour en jour plus courts. (trad. Parisot 1987²)

Cette traduction comporte le même entrelacement isotopique que le texte source et un croisement des trois isotopies dans le segment [kur].

Un dernier exemple, que je suis heureux de pouvoir emprunter à Annette Sabban (à paraître), concerne une expression idiomatique, dont on sait qu'elles sont le plus souvent très spécifiquement liées à une langue et qu'elles ne présentent que rarement des parallélismes interlinguaux:

- (15) *Wir versprechen das Blaue vom Himmel.*
Euer Surfurlaub aus Sonne, Wind und Wasser
[affiche publicitaire, in: Sabban, à paraître]

Ces sortes d'énoncés publicitaires ont ceci de particulier, comme Annette Sabban l'a si bien expliqué, qu'ils attirent notre attention par un message en apparence négatif (l'expression idiomatique *das Blaue vom Himmel versprechen* veut dire 'promettre

quelque chose d'imaginaire, d'in vraisemblable', c'est là l'*isotopie négative* qui s'impose de prime abord), tandis que l'objectif est quand même très manifestement de recommander des vacances ensoleillées (c'est là pour ainsi dire l'*isotopie positive* ultime)! Or, il est vrai que cette expression n'a pas son homologue en français, mais il me semble qu'un effet communicatif pareil peut être atteint par la traduction suivante:

(15a) Avec nous, on n'y voit que du bleu.

Comme on sait, l'expression *n'y voir que du bleu* veut dire 'n'y rien comprendre'. Cet énoncé aussi nous impose d'abord ce sens idiomatique, à tendance négative, tandis que le reste du contexte nous oriente positivement vers le but idéal, ou idéalisé. Donc, malgré le fait que les deux expressions idiomatiques n'ont pas la même signification primaire en allemand et en français, il s'agit de deux messages parfaitement équivalents, du point de vue de leur effet pragma-sémantique.

c. Cela nous amène à une troisième et dernière objection au dogme de l'intraduisibilité, objection qui est en rapport étroit avec celle qui précède. Elle concerne la notion même d'**équivalence**, qui est par trop souvent prise dans un sens absolu et extrêmement restrictif. Pourtant, il n'y a rien de révolutionnaire si l'on stipule que la traduction n'est pas un travail de transcodage, ni même un travail de transposition, mais une véritable *recréation* qui peut être *plus ou moins* réussie. Cela vaut a fortiori pour la traduction des isotopies complexes et des ambiguïtés voulues. Mais c'est justement à propos de ce type de texte que les traductologues sont en général très (trop!) catégoriques, comme nous venons de voir.

Comme le montrent nos exemples (11) à (15), il est trop simpliste de dire que l'ambiguïté de ces *énoncés* est intraduisible, à cause du fait que les *mots* ambigus *liver, sujet, [lesn]* et l'idiome *das Blaue vom Himmel* n'ont pas d'équivalents dans d'autres langues.

En appliquant quelques adaptations nécessaires au niveau lexical et/ou grammatical, mais en ayant soin de maintenir la double isotopie textuelle et la fonction pragma-sémantique, on obtient des équivalences interlinguales tout à fait convaincantes.

Bref, il paraît que l'idée de l'intraduisibilité, avancée par tant de théoriciens, est fondée sur une méconnaissance a) des nombreux parallélismes entre les langues (surtout celles qui sont apparentées), b) de la flexibilité des langues naturelles, c) de la dimension textuelle et pragmatique des énoncés, et finalement d) de la notion d'équivalence, souvent vue dans une optique beaucoup trop restrictive.

3. CONCLUSION

En guise de conclusion on peut dire, *primo*, qu'il importe de se défaire du *partis pris* qui veut qu'une ambiguïté textuelle, qu'une isotopie complexe, soit normalement intraduisible. Je n'ai présenté ici qu'un échantillon fort modeste du matériau susceptible pour le moins de relativiser cet a priori. Malheureusement j'ai d'ailleurs dû laisser de côté ici pas mal de cas très intéressants, comme par exemple ceux où l'isotopie

complexe concerne la combinaison texte/image, déployée surtout dans des messages publicitaires. Quoi qu'il en soit, dans beaucoup de cas l'effet de l'isotopie complexe peut être maintenu, même s'il faut parfois changer de construction ou utiliser d'autres mots ou expressions: tant il est vrai qu'il faut parfois s'écarter du texte original pour lui rester fidèle... Voilà le paradoxe du traducteur, dont les théoriciens et les professionnels de la traduction devraient davantage tenir compte. *Secundo*, il est vrai que l'on ne doit jamais négliger la *macro-structure* d'un texte en traduisant des *micro-structures*. Mis à part par exemple les aphorismes (qui se présentent en général comme des textes isolés), souvent au moins une des isotopies d'une isotopie complexe est ancrée dans la macro-structure textuelle (dans le récit par exemple); ce sera là alors une isotopie que l'on doit maintenir à tout prix pour ne pas briser la cohésion textuelle. *Tertio*, il est parfois indispensable d'utiliser le procédé de la compensation. Surtout si les poly-isotopies occupent une place importante dans la macro-structure textuelle, il n'est pas toujours besoin de les maintenir au même endroit: plutôt que de chercher une stricte *équivalence locale*, il s'agit alors de trouver un *équilibre textuel*. Heureusement, on peut constater que l'on trouve actuellement des idées similaires chez quelques jeunes traductologues, comme par exemple Dirk Delabastita (1990 et 1997) et Jacqueline Henry (1993), qui est d'ailleurs une des deux traducteurs de Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach, an Eternal Golden Braid* (ce qui était évidemment un véritable tour de force!).

Traducteurs et traductologues feront bien de prendre à coeur ce mot très juste de Govaert (1971): «L'expérience de la traduction montre que bien souvent l'intraduisible est ce qui n'a *pas encore* été traduit correctement»...

BIBLIOGRAPHIE

- Ballard, M. (éd., 1990), *La traduction plurielle*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Ballard, M. (éd., 1995), *Relations discursives et traduction*, Presses Universitaires de Lille.
- Bastuji, J. (1983), *Contraintes, pièges et plaisirs de l'ambiguïté: le sens comme construction/dé-construction/construction*, *Modèles Linguistiques* 5, 85-108.
- Catford, J.C. (1969), *A Linguistic Theory of Translation*, Oxford University Press, London.
- Delabastita, D. (1990), *'There's a double tongue'. An investigation into the translation of Shakespeare's wordplay*, Thèse, Department of Literary Studies, Katholieke Universiteit Leuven.
- Delabastita, D. (éd., 1997), *Traductio, Essays on Punning and Translation*, Presses Universitaires de Namur, St. Jérôme Publishing, Namur.
- Eckhardt, E. (1909), *Über Wortspiele*, *Germanisch-romanische Monatschrift* 1, 674-690.
- Etienne, L. (1987²), *Les jeux de langage chez Lewis Carroll*, in: H. Parisot 1987², 32-36.
- Fuchs, C. (éd., 1988), *L'ambiguïté et la paraphrase – Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*, Centre de Publications de l'Université de Caen.
- Govaert, M. (1971), *Paradoxes sur la traduction*, in: *Linguistica Antverpiensia* V, 39-62.
- Guillemain-Flescher, J. (1981), *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*, Ophrys, Gap.

- Guiraud, P. (1976), *Les jeux de mots*, PUF, Paris.
- Güttinger, F. (1963), *Zielsprache, Theorie und Technik des Übersetzens*, Manesse Verlag, Zürich.
- Hausmann, F.J. (1974), *Studien zu einer Linguistik des Wortspiels*, Niemeyer, Tübingen.
- Heibert, F. (1993), *Das Wortspiel als Stilmittel und seine Übersetzung. Am Beispiel von sieben Übersetzungen des 'Ulysses' von James Joyce*, Gunter Narr Verlag, Tübingen.
- Henry, J. (1993), *La traduction des jeux de mots*, thèse non publiée, Paris III.
- House, J. (1973), 'Of the Limits of Translatability', *Babel* 19/4, 166-167.
- Jakobson, R. (1969), *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris.
- Lakoff, G., Johnson M. (1980), *Metaphors we live by*, The University of Chicago Press, Chicago-London.
- Landheer, R. (1988), Ambigüité et paraphrase interlinguale, in: C. Fuchs (éd., 1988), 105-115.
- Le Goffic, P. (1981), *Ambigüité linguistique et activité de langage*, Thèse d'Etat, Université de Paris VII.
- Newmark, P. (1981), *Approaches to Translation*, Pergamon Press, Oxford-New York.
- Parisot, H. (1987²), *Lewis Carroll*, Éd. de l'Herne, Paris.
- Rastier, F. (1987, 1996²), *Sémantique interprétative*, PUF, Paris.
- Rastier, F. (1989), *Sens et textualité*, Hachette, Paris.
- Rauch, B. (1982), *Sprachliche Spiele – Spielerische Sprache*, thèse, Université de Zürich, Zürich.
- Reboul, O. (1984), *La rhétorique*, PUF, Paris.
- Reiss, K. (1971), *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*, Max Hüber, München.
- Sabban, A. (à paraître), 'Negative orientation in advertising as a pragmatic paradox – an aspect of the contemporary use of idioms', in: J. Wirrer (éd.), *Phraseologismen in Text und Kontext*, Bielefeld.
- Seleskovitch, D., Lederer M. (1984), *Interpréter pour traduire*, Didier, Paris.
- Snell-Hornby, M. (1987), *Translation Studies. An Integrated Approach*, John Benjamins, Amsterdam.
- Söll, L. (1968), Sprachstruktur und Unübersetzbarkeit, *Neusprachliche Mitteilungen* 21, 161-167.
- Translator, The 2, 2 (1996), *Wordplay & Translation*, Special Issue (ed. by Dirk Delabastita).
- Wilss, W. (éd., 1982), *Semiotik und Übersetzen, Kodikas/Code*, Suppl. 4, Gunter Narr Verlag, Tübingen.
- Zimmer, R. (1981), *Probleme der Übersetzung formbetonter Sprache*. Ein Beitrag zur Übersetzungskritik, Niemeyer, Tübingen.